N° 948. DIMANCHE 6 MARS 1864. 8me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE.

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an.
» » 14 » » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. Laffitte, Bullier et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. Havas Laffitte, Bullier et Cie, pour les villes de Roubaix et, Tourcoing.

ROUBAIX

5 mars 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Bruxelles, 4 mars, soir.

L'archiduc Maximilien part demain matin à 10 heures pour Paris où il est attendu dans la soirée.

Londres, 3 mars, soir.

Chambre des Lords. — L'interpellation de lord Ellenborough est ajournée à lundi.

Chambre des Communes. — M. Long annonce qu'il adressera une interpellation au ministère pour savoir si les navires de guerre confédérés ont le même droit de visite que les croiseurs fédéraux.

L'attorney général, répondant à M. Montagne, dit que le gouvernement ignore encore pourquoi le *Saxon* a été saisi au Cap.

New-York, 20 février.

Les confédérés prétendent que les fédéraux sont entre Meridion (Mississipi) et Montgemery dans l'Alabama.

Une affaire sérieuse a eu lieu, le 13, à Enterprise. Le résultat n'en est pas connu.

On dit que Longstreet bat en retraite et que les fédéraux ont quitté Knoxville pour se mettre à sa poursuite.

New-York, 20 février.

Le général Meade conservera le commandement de l'armée du Potomac pendant la prochaine campagne.

Les confédérés ont été deux fois repoussés dans leur attaque contre les fédéraux en face de Matchez (Mississipi).

Le général Gilmore est revenu de la Floride à Port-Royal ; il a réussi dans son expédition en Floride ; les fédéraux se sont avancés dans l'intérieur, ils ont pris 8 canons, 100 prisonniers et une grande quantité de coton.

Le Comité financier du Congrès a fait un rapport défavorable à la proposition autorisant M. Chase à vendre l'or.

Madrid, 3 mars.

Le président du conseil des ministres a déclaré, aujourd'hui, aux Cortès qu'il gouvernerait avec leur coopération et qu'il s'appliquerait à résoudre la question constitutionnelle en abolissant la réforme de 1858. Le nouveau Cabinet s'occupera aussi de la question des élections pour les Députés et de la loi sur la presse.

Francfort, 3 mars.

Dans la séance de la Diète germanique d'aujourd'hui, la proposition austro-prussienne, a réuni seulement six voix.

Trois voix, parmi lesquelles celle de la Bavière, ont présenté des contre-propositions.

Sept voix se sont prononcées pour le renvoi à la commission qui a été adopté.

Marseille, 4 mars.

Le paquebot est arrivé avec des nouvelles de Constantinople du 25 fevrier.

On annonce que le Sultan a décidé de visiter ses provinces africaines, notamment Tunis. Le Bey aurait déjà été prévenu de cette visite.

Copenhague, 3 mars.

Le comte Bjœrnstjerna, ancien ambassadeur à Constantinople est nommé ministre de Suède à Copenhague.

On s'attend à la nomination d'un nouveau ministre de la guerre en Suède.

Dimanche prochain, un meeting aura lieu à Stockholm pour demander l'alliance avec le Danemark.

Mexique.

On lit dans le *Moniteur* :

« La capitulation de Campêche, confirmée par le dernier courrier, a complété l'occupation de toutes les villes et places importantes du Mexique par nos troupes. La correspondance du général, commandant en chef le corps expéditionnaire, constate d'ailleurs que les opérations militaires au Mexique ont atteint le premier but que se proposait la France : la dispersion du gouvernement de Juarez et de son armée. La dernière marche de nos troupes dans les provinces du nord a coûté aux juaristes une perte de plus de 3,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, et 23 canons dont 5 rayés ; la désertion a mis le comble à cette déroute. Quelques épaves de ce naufrage pourront encore apparaître sur des points isolés ; mais les populations, délivrées du fantôme qui les frappait de stupeur, acheveront bientôt elles-mêmes l'œuvre de notre armée ; les bons citoyens reçoivent des armes et s'apprêtent à refouler les fauteurs de désordre partout où ils oseraient encore se montrer. »

Danemark.

D'après les correspondances et les dépêches du Nord, l'ardeur la plus vive et la plus patriotique continue à se manifester parmi le peuple danois. Les jeunes gens des familles les plus riches partent comme volontaires, et ceux qui se sont distingués dans les derniers combats sont l'objet d'hommages qui ne font qu'enflammer la valeur de l'armée.

Les Prussiens ont renoncé à enlever d'assaut les fortifications de Düppel, ils ont commencé un siége en règle de cette place.

Du côté de Rokeball, une petite reconnaissance a été essayée. Elle a eu si peu d'importance que les Prussiens n'ont eu qu'un lieutenant blessé.

La marine danoise continue à manœuvrer autour d'Alsen et à croiser sur les côtes allemandes.

On mande de Copenhague, que le port de Kenstadt, dans le Holstein, est bloqué.

Un tribunal suprême va être établi à Sleswig, pour les deux Duchés.

Le conseiller d'appel Preusser, qui avait été mis à la retraite par le ministère de Scheel, doit être nommé président de ce tribunal.

Voici le texte complet de la réponse que le roi de Prusse a faite à la députation du Schleswig :

« Je reçois avec plaisir l'expression des sentiments avec lesquels la population du Duché de Schleswig a salué mes troupes et leurs braves compagnons d'armes autrichiens. La reconnaissance pour les succès rapides qu'elles ont obtenus appartient au Seigneur tout-puissant des armées.

» Vous avez raison de voir dans la résolution que j'ai prise, de concert avec l'Empereur d'Autriche, la preuve de notre chaleureuse sympathie pour le sort des deux Duchés unis étroitement par des liens si multiples. C'est notre ferme volonté d'obtenir des garanties qui assurent pour l'avenir aussi, les droits et les intérêts des Duchés. Nous espérons atteindre ce but, quelle que soit la décision qui soit prise sur la question dynastique que votre adresse mentionne. Il est dans la nature des choses que cette décision ne pourra être prise sans délibération de la Diète et sans négociations avec les puissances européennes et je ne puis isolément préjuger le résultat qui sera acquis dans les deux directions.

» Mais vous pouvez avoir ferme confiance que les épreuves dont vous vous plaignez ne se renouvelleront pas, si Dieu continue à bénir nos conseils et nos armes. Maintenez fermement cette confiance et facilitez à moi et à mon allié, par une attitude calme et réfléchie, la possibilité d'atteindre le but qui, si Dieu le veut, assurera un avenir heureux aux Duchés. »

Prusse.

On nous écrit de Berlin le 2 mars :

Le parti militaire paraît avoir acquis, en ce moment, une influence prépondérante, puisque l'occupation du Jutland, interrompue par le refus de l'Autriche d'y coopérer, est regardée comme une éventualité suprême. On dit, à ce sujet, que la Prusse est décidée à ne pas se laisser arrêter par les scrupules du Cabinet de Vienne, que si l'Autriche ne veut pas employer les moyens qui seuls peuvent exercer une action efficace sur le Danemark, la Prusse renoncera à l'alliance autrichienne. Dans ce cas, M. de Bismark se rapprocherait des Etats secondaires ; il abandonnerait le but restreint poursuivi, jusqu'ici, et pousserait à une solution définitive de la question des Duchés. On ne se cache pas cependant que la Prusse ne tirerait d'une alliance avec les Etats Allemands qu'un avantage purement moral, puisque, dans le cas d'une grande guerre, ce serait toujours elle qui aurait à supporter la plus lourde charge. Je ne puis m'abstenir de vous faire remarquer que tous ces raisonnements ne sont peut-être pas sincères et qu'ils n'ont probablement d'autre but que d'exercer une certaine pression sur les décisions du Cabinet de Vienne. Ou ces assertions ne sont que des rodomontades, ou on s'abuse dans nos cercles gouvernementaux, en annonçant que les négociations, entre les Cabinets de Berlin et de Vienne, sont en bonne voie et que le succès du général Manteuffel n'est plus douteux.

La démission du comte de Beust ne s'est pas confirmée jusqu'ici. Le ministre saxon fait de grands efforts pour faire échouer la proposition Prusso-Autrichienne, concernant l'exécution dans le Holstein. Vous vous rappelez que la Saxe avait proposé à la Diète de renforcer le corps d'exécution par des troupes fédérales. A la suite du voyage du général Manteuffel à Dresde, le gouvernement Saxon paraissait décidé à retirer sa proposition, que la Prusse et l'Autriche regardent comme un défi. Mais, à la suite de la séance du 18 février, où la Prusse et l'Autriche présentèrent la proposition de mettre le corps d'exécution sous les ordres du maréchal Wrangel, la Saxe s'est ravisée et a résolu de ne retirer sa motion que lorsqu'elle connaîtra le sort de la proposition Prusso-Autrichienne. Si cette proposition était adoptée par la Diète, il est probable que le séjour du prince d'Augustenbourg, à Kiel, ne durerait plus longtemps.

(*Correspondance Havas*).

Nous apprenons de Lemberg, dit la *Nation*, que beaucoup de Polonais, de Hongrois et d'Italiens se trouvent dans les nombreux châteaux de la Gallicie. Ils attendent le moment où une levée de bouchers devra avoir lieu.

Le gouvernement autrichien, du reste, n'est pas seulement inquiété par l'attitude de l'aristocratie ; les populations des campagnes aussi ont été travaillées avec beaucoup de succès par les agents des comités révolutionnaires. Presque partout, dans les villages, on fabrique des faulx.

LA FRONTIÈRE DU RHIN.

Décidément, il se passe quelque chose de grave de l'autre côté de la Manche. Hier le *Morning-Post* préconisait l'alliance française ! Aujourd'hui le *Times* nous offre quasi les frontières du Rhin. Voici ses propres paroles :

« La France a ses griefs, et on ne peut en nier la justice au fond. Elle voit au delà de la frontière qui lui a été imposée par la jalousie de l'Europe, mais en-deçà de la frontière que la nature elle-même semblait dessiner, une vaste population plus française qu'allemande et disposée à s'unir à elle. Voilà son intérêt dans la lutte qui s'organise, et au moment actuel, le seul objet d'ambition mis à sa portée. Si l'Allemagne, soit dans la Diète, soit d'une manière moins régulière, par les mains de ses deux Etats les plus puissants invoque la loi et applique le principe que les Allemands ne doivent pas rester sous une domination étrangère, les provinces rhénanes, par une gravitation naturelle, tombent dans les bras de la France. »

Pour que le *Times* s'exprime ainsi, il faut que l'Angleterre nous croie bien forts, ou qu'elle se sente elle, bien isolée. Ne serait-ce point qu'on a appris à Londres que la Russie la Prusse et l'Autriche sont en train de former une Sainte-Alliance à trois... à trois aigles qui ont des serres de vautours ?...

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 4	le 5	hausse	baisse
3 °/o ancien. .	66.10	66.05	»	» 5
4 1/2 au compt.	95.60	95.50	»	» 10

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 6 MARS 1864.

— N° 10. —

BLENDA

CHAPITRE IX.

(*Suite*).

Madame Emérence leva la tête et crut voir sur les lèvres de sa chère sœur un sourire blessant.

« Que dis-tu de ceci ? »

Et Régine-Sophie jeta sur la table trois billets décachetés.

« Qu'en dirais-je, chère sœur ? je ne sais même pas encore de quoi il s'agit.

— Vois tu, Emérence, si je veux être de tous points une mère pour Blenda, ce n'est, naturellement, que dans une bonne intention.

— Comment pourrais-je en douter ?

— Et qui assume une responsabilité si lourde doit avoir aussi certains droits. Peut-être te sens-tu quelque peu offensée que je t'enlève, en bonne sœur, la moitié du fardeau maternel.

— J'avoue que guider ma petite Blenda ne m'a jamais paru un fardeau, mais plutôt un grand plaisir ; pourtant....

— Ah ! tiens ! En effet, j'aurais dû deviner cela. Dans ta simplicité et ton innocence campagnarde, tu n'as jamais réfléchi que ton devoir était de surveiller ta fille. Il est facile, ma foi, de rempir de cette façon la mission d'une mère ; mais si personne ne s'était chargé du soin que tu juges superflu, nous aurions bientôt vu de beaux effets de cette indulgence dans un pays de loups comme celui-ci !

— Chère Régine-Sophie, il me semble qu'en ce moment tu n'es guère aimable à mon égard. Je sais...

— Tu es une sotte, Emérence ; tu l'étais déjà dans ton enfance, tu l'es encore aujourd'hui et tu le seras toute ta vie, grâce à ces misérables romans qui t'ont tourné la tête. Je ne dirais point cela devant ta fille, mais c'est la vérité, et voilà pourquoi je t'engage à avoir confiance en moi, qui sais comment vont les choses et quels dangers court une jeune personne que poursuivent des étourdis et des oisifs.

— Moi je n'ai pas aperçu le moindre danger.

— Eh bien, tu vas voir ! que te semble de tout cela ? »

Et Régine-Sophie montrait avec un véritable regard de Méduse, les trois billets jetés sur la table.

« J'ignore ce qu'ils contiennent, dit Emérence.

— Mais moi je le sais ; écoute ! Voici le premier — il est à ton adresse.

— Et tu l'as ouvert ?

— Certes, je l'ai ouvert ; j'y ai même répondu.

— Répondu ?

— Oui, parce que je ne veux pas d'intelligences secrètes dans ma maison, qui a toujours été une maison honorable. »

Et madame Régine-Sophie, ouvrant le billet, lut ce qui suit :

« Madame de Kühlen,

» Ayant eu plusieurs fois le malheur de ne pas être reçu quand je me suis présenté pour rendre mes devoirs à vous, madame, et à mademoiselle votre fille, je prends la liberté de le faire par écrit.

» Indépendamment de mon désir de vous témoigner ma reconnaissanee de la société la plus agréable que j'aie jamais eue en voyage, le but de mes visites était de réclamer l'honneur de conduire ces dames à la fête suivie de danse qui se donne à Drottningholm dimanche prochain. Le bateau à vapeur — qui a la musique militaire à bord — part à deux heures ; si je ne suis pas favorisé de la permission d'aller chercher ces dames à leur domicile, je les attendrai patiemment sur le nouveau pont.

» Dans l'espoir d'une réponse, que je viendrai chercher ce soir, j'ai l'honneur d'être, madame,

» Votre dévoué serviteur,

» J. G. Born. »

— Oh ! quelle aimable attention de ce bon secrétaire royal ! s'écria Emérence. Dimanche, eh ! ma foi, c'est demain ! »

Un bref éclat de rire et un regard de pitié de sa sœur rappelèrent à madame de Kühlen sa dépendance.

« Oui, oui, je vois bien quelle démarche imprudente tu aurais faite, dit Régine-Sophie ; tu te désoleras sans doute d'apprendre que cette fête n'est pas pour demain, et qu'elle a eu lieu dimanche dernier... Mais tu vas voir comment on répond à ces offres obligeantes. »

Notre autocrate plongea la main dans la poche de son tablier, en retira le brouillon de la lettre adressée au secrétaire royal, et lut d'un air triomphant ces quelques lignes qu'Emérence écouta silencieuse :

« Mon cher monsieur,

» La maison qu'habitent ma sœur et sa fille appartient à moi, à la veuve d'un bourgeois considéré ; et comme elles jouissent ici de toute la protection dont elles ont besoin, madame de Kuhlen, après s'être concertée avec moi, vous remercie de votre offre obligeante, qu'elle n'accepte pas.

» Régine-Sophie Thorman.

» *P. S.* Prière de cesser les visites. »

« Eh bien, qu'en dis-tu ? Ne trouves-tu pas que j'ai agi en bonne tante dans l'intérêt de ta fille, ou crois-tu qu'un honnête homme jettera jamais les yeux sur elle, si elle se fait une réputation de légèreté ?

— O Ciel !

— Oui, invoque le Ciel ! Si vous étiez allées à cette fête avec un jeune homme qui ne veut faire la cour à Blenda que pour s'amuser, elle serait, ou peu s'en faut, perdue de réputation à l'heure qu'il est. »

La pauvre Emérence devint toute pâle d'effroi.

Force lui fut d'avouer — et elle le fit dans toute la sincérité de son âme — que son ignorance du monde réel était cause des erreurs qu'elle commettait ; et comme elle avait assez de bon sens pour comprendre ce qu'on exigeait d'elle en cette circonstance, elle imposa silence à sa fierté et remercia humblement sa sœur.

« Bien ! dit celle-ci apaisée. Passons au numéro deux. Je tiens celui-là pour bien pire que l'autre, parce qu'il cache ses desseins sous le prétexte de vous être utile.

« Chère madame de Kuhlen !

» Je me suis présenté chez vous mardi et samedi derniers, et je n'ai pas été reçu ; mais comme ce ne peut être que par suite d'une erreur, je m'empresse de vous apprendre par ces lignes que j'ai fait tout mon possible pour tenir mes promesses.

» Trois de mes parentes, la comtesse C..., la baronne H... et la femme du conseiller d'Etat P..., m'ont promis de donner tant de broderies à faire à mademoiselle votre fille qu'elle n'aura pas besoin de chercher d'autres pratiques. La comtesse, à qui je me suis adressé tout d'abord, est fort pressée, et je suis convenu avec elle de lui presenter demain Mlle Blenda ; j'aurai donc le plaisir d'aller demain à midi chercher ma jolie protégée.

» Sincèrement heureux d'avoir eu l'occasion de vous rendre service, je vous prie, madame, d'agréer l'assurance de ma considération.

» J. Tisward. »

— Eh bien, chère sœur, il n'y a rien de mal là-dedans, dit Mme Emérence en relevant la tête. Le baron a mieux tenu parole que je ne l'espérais, et puisque la comtesse, la baronne et la conseillère ont la bonté de s'intéresser à ma fille...

— Tu lui permettras sans scrupule de courir les rues avec un... un... Emérence ! si tu as encore ton bon sens, tu abuses au moins de la permission d'être bornée.

— Comment cela ?

— Ne comprends-tu donc point que l'obligeance de ton baron n'est qu'un pretexte pour se mettre sur un pied de familiarité avec ta fille ? S'il avait eu des intentions loyales, il aurait prié la com-

(*) Reproduction interdite.